

RENAUD ROBERT

« BESOIN DE BEAU,
DE CHOCS VISUELS »

Meung-sur-Loire (Loiret) – Je m'attendais à trouver le capitaine effondré, contemplant silencieusement le beau naufrage de son navire. Mais non : le bateau est en cale sèche et le maître de bord (presque) souriant et disert.

Sous les eaux

En juin, les crues catastrophiques n'ont pas épargné la petite ville et les Mauves, qui glissent ici trois bras, s'en sont donné à cœur joie. « La Fabrique » – le joli petit théâtre magdunois inventé par Renaud Robert – est construite sur l'un de ces bras. L'eau a tout envahi. « C'est par la rue qu'elle est entrée dans le bâtiment. Elle a tout submergé. On a eu cinquante centimètres pendant deux jours. La dalle de béton a bien résisté mais toutes les installations techniques ont été noyées. » Sur la scène, les trois épaisseurs latérales – laine de verre, placo et isolant phonique – ont dû être changées. Fauteuils idem, et portes, boiseries... « Elle n'est pas à moi, cette salle, c'est une salle municipale, mais c'est moi qui l'ai souhaitée, désirée, inventée... De la retrouver dans la fange... Le soir où j'ai pu y entrer, en bottes, avec une lampe de poche, je ne saurais dire dans quel état j'étais. Entre incompréhension, incrédulité et colère, mais colère contre personne bien sûr. Mon piano, un piano de famille, était dans la flotte... J'ai pensé à tous ces gens qui ont contemplé leur maison dans le même état... »

Et puis les urgences l'accaparent : les experts, les spectacles d'ateliers à déplacer...

« Quand tout cela s'est apaisé, début juillet, je suis venu. C'était humide, ça sentait le moisi. Je suis resté là un moment sans rien faire, à attendre. Pourtant, à aucun moment je n'ai ressenti de découragement. Je savais ce que j'avais à faire. Recommencer. »

Dix-huit saisons

« La Fabrique » est née en 1994. La volonté municipale (le maire était alors Éric Doligé) a trouvé l'appui financier du Département, de la Région et de la Direction régionale des Affaires culturelles. Renaud Robert se voit investi de sa conception, en lien avec les architectes. Ce sera



une jauge de 150 places « idéale pour une petite ville de 6000 habitants », avec un plateau scénique de belles dimensions : 110m². « Il y a quatre ans, dans un "Cyrano", on s'est retrouvés à vingt comédiens sur scène ! » Seul petit regret : la limitation du gril à 5m en raison des contraintes architecturales. « J'ai rarement dû renoncer à l'accueil de spectacles. Une fois avec les Italiens de "Gioco Vita" qui étaient trop hauts, et "Les Anges au plafond" qui avaient un système complexe de poulies. Mais, en dehors des productions considérables, on peut tout accueillir ici. »

« La Fabrique » ouvre en 1998 et, dix-huit ans durant, jusqu'en juin 2016, Renaud Robert va en assurer la programmation. En moyenne un spectacle par mois, les premières années, six ou sept ensuite, en théâtre et arts visuels, quand la municipalité choisira de programmer directement des spectacles musicaux.

Comment établit-on une programmation ? Sur quelles exigences et en tenant compte de quelles contraintes ?

Renaud Robert pose d'abord le principe qui fonde l'action culturelle telle que le ministère de la Culture, depuis Malraux, en a créé le réseau : le professionnalisme de ses acteurs. Cela ne s'improvise pas, cela requiert des compétences avérées et reconnues.

Et d'abord une bonne connaissance des spectacles et des compagnies. Le programmateur doit être au fait des créations, y compris des créations importantes qu'il ne pourra jamais accueillir dans sa salle mais qui constituent des jalons essentiels de leur art. Comme une bibliothèque acquiert les parutions qui « font poids » même si elle n'a aucune possibilité de jamais en accueillir l'auteur.

Compte tenu de l'implantation et des caractéristiques de sa salle, Renaud Robert se tourne vers les compagnies régionales. « Je me suis éveillé

à leurs projets. On sait que les créateurs hors des structures conventionnées ont le plus grand mal à présenter leur travail dans leur environnement proche. » Il s'assigne donc de les suivre, de les voir en répétition ou en sortie de résidence. Il n'aime rien tant que le terme de « compagnonnage » : « Je suis un ouvrier » dit-il joliment. Il insiste sur l'honnêteté intellectuelle qui doit présider au travail

de programmation : des encouragements mais aucune complaisance.

Bien sûr il s'agit aussi de diversifier les moyens d'expression offerts au public : théâtre, danse, chanson, etc. « Il me semble que j'avais trouvé un rythme, au fil des saisons. Ainsi, en janvier, je proposais un spectacle d'humour – attention ! pas cet humour-télé abominable qui inonde les écrans... et parfois les scènes ! Et, en février, je proposais un texte très écrit [entendez un texte exigeant ou audacieux]. Je veillais aussi à un équilibre entre classique et contemporain. »

Faut-il suivre les goûts du public ? Il ne me le dit pas mais je connais sa réponse : « Pour ça, il y a la télé ! L'action culturelle est partie intégrante de l'action éducative. Oui, il est bien question d'éduquer le public, reprenant ainsi le merveilleux projet de l'éducation populaire. »

Il reprend des mots déjà entendus mais toujours aussi forts : « Programmer un vrai théâtre populaire, à la portée de tous mais exigeant. Il faut montrer au public ce qu'il ne connaît pas et qui peut le transporter, lui élever l'âme. C'est mépriser



le public que de le laisser dans son ignorance – car la télévision ne montre jamais les arts de la scène tels que les créateurs les inventent. » Ce qu'Antoine Vitez résumait sous la belle formule, qui signe l'éthique de la profession : « Faire du théâtre élitiste pour tous ».

Qu'est-ce qui fait un spectacle de qualité ? « Dans un spectacle, je suis attentif à trois éléments : une vraie écriture ou une vraie dramaturgie, une vraie mise en scène, un véritable travail d'acteurs. Un spectacle doit essentiellement donner du sens. »

Et le public suit ? Il ne m'assène pas ses taux de fréquentation – je les sais proches de 100% – mais me livre cette réflexion qu'il a entendue lors de la cinquième ou sixième saison, et réentendue souvent depuis : « Des fois, quand je sors, je suis très content. Des fois, ça me dérange mais je reviens toujours car je ne peux pas dire que c'était un mauvais spectacle ». D'ailleurs il sait compter sur un public de fidèles « mais qui se renouvellent constamment. Je mets un point d'honneur à avoir des ados et des jeunes adultes ».

Faux Col et marionnette



« La Fabrique » est connue nationalement pour son festival des « Petites formes mouvantes et émouvantes ». Renaud Robert l'a créé en 2000 et en garde la programmation.

La marionnette, il est tombé dedans : il est né à Charleville-Mézières, capitale française de cet art (elle est le siège d'un Institut international, d'une École supérieure nationale et, tous les deux ans, elle accueille un Festival mondial). Le petit Renaud adore dessiner, écrire, fabriquer et, à sept ans, il tanne Jacques Félix pour entrer dans sa troupe des « Petits comédiens de chiffon ». [Jacques Félix fut à l'origine de tout en matière de marionnette dans notre pays.]

Après cinq ans aux Beaux-Arts de Reims, où il suit les cours de théâtre de Robert Hossein puis de Jacques Weber, deux années d'enseignement (arts plastiques) lui suffisent : pas fait pour ça ! Il se lance dans le travail de comédien et, en 1986, fonde sa compagnie : le Faux Col.



Mais j'oublie de dire qu'entre-temps il fut animateur culturel et formateur. Jusqu'à ce qu'un metteur en scène avec qui il suivait un stage lui dise qu'il « n'avait rien à faire là », que « sa place était ailleurs »... Message reçu !

« Je travaillais beaucoup au masque. Je suis allé au "Piccolo Teatro" de Milan suivre une masterclass avec le grand Nico Pepe. Magnifique ! »

Dans sa première création, « Les contes extraordinaires d'Hippolyte Poussepain », il joue masqué. Le spectacle comporte plusieurs histoires, dont une en théâtre d'ombres. Ce qui relance sa passion pour les « théâtres d'effigie », ces théâtres où le personnage n'est pas directement interprété par un comédien : masques, marionnettes, automates et théâtre d'objets. Il conçoit d'ailleurs une conférence sur ce sujet.

« Et, à un moment donné, la marionnette a resurgi. » Il est aidé dans cette démarche par Laurent Dupont, son fidèle et ami. Ce dernier s'est formé auprès d'un maître reconnu, Alain Recoing, grand spécialiste de la marionnette à gaine (il créa notamment, en 1977, « Punch and Judy » après que son fils Éloi, mis en scène par Antoine Vitez, ait créé « La ballade de Mister Punch »), qui reconnu en lui des qualités exceptionnelles.

Je parlais de Punch, l'alter ego de Polichinelle. Renaud Robert va consacrer trois spectacles au personnage-culte de la marionnette napolitaine (Pulcinella). « Effigie(s) » d'abord, pour acteurs, masques et marionnettes ; puis en castelet. « Habaka » ensuite, avec une réactualisation du personnage. L'idée lui vient alors de solliciter un auteur, Jean-Gabriel Nordmann, (« Bakou et les adultes », 2001), également comédien et metteur en scène ; deux ans de travail suivi aboutissent à la création de « Sous le masque tu es mortel pauvre orphelin ! »

« Cage(s) » est le dernier spectacle créé par la

Cie. Interprétation de Renaud Robert et Laurent Dupont. Lequel a récemment créé sa propre compagnie, « Les Utopies ».

Dans la nouvelle organisation de « La Fabrique », Laurent Dupont gèrera les ateliers (enfants, adolescents et adultes).

Renaud Robert, lui, poursuivra ses créations avec la Cie du Faux Col et la programmation du festival de marionnettes.

Du